



J.D. VANCE

HILLBILLY ÉLÉGIE



LE LIVRE

Dans ce récit à la fois personnel et politique, J.D.Vance raconte son enfance chaotique dans les Appalaches, cette immense région des États-Unis qui a vu l'industrie du charbon et de la métallurgie péricliter. Il décrit avec humanité et bienveillance la rude vie de ces « petits Blancs » du Midwest que l'on dit xénophobes et qui ont voté pour Donald Trump. Roman autobiographique, roman d'un transfuge, *Hillbilly Élégie* nous fait entendre la voix d'une classe désillusionnée et pose des questions essentielles. Comment peut-on ne pas manger à sa faim dans le pays le plus riche du monde ? Comment l'Amérique démocrate, ouvrière et digne est-elle devenue républicaine, pauvre et pleine de rancune ?

<http://www.editions-globe.com/hillbilly-elegie>

L'AUTEUR

Né en 1984, J.D. Vance a grandi entre Middletown, Ohio, et Jackson, Kentucky. Ancien marine, il est diplômé de l'Ohio State University et de la Yale Law School. Avocat de formation, il travaille et vit à San Francisco.

<http://www.editions-globe.com/vance-jd>

J.D. Vance

Hillbilly Élégie

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Vincent Raynaud



11, rue de Sèvres, Paris 6^e

Pour Mamaw et Papaw, mes Terminator à moi

INTRODUCTION

Je m'appelle J.D. Vance, et sans doute devrais-je commencer par vous faire un aveu : j'ai le sentiment que l'existence même du livre que vous avez entre les mains a quelque chose d'absurde. C'est écrit sur la quatrième de couverture : il s'agit d'un ouvrage autobiographique. Or je n'ai que trente-deux ans et n'ai encore rien accompli d'exceptionnel dans la vie, je suis le premier à le reconnaître ; rien, en tout cas, qui justifie qu'un lecteur paie pour lire ce que j'ai à dire. Ce que j'ai accompli de plus impressionnant, au moins sur le papier, c'est aller à la faculté de droit de Yale et obtenir mon diplôme, une chose qu'à treize ans j'aurais jugée tout à fait impensable. Mais deux cents autres personnes ont eu le même diplôme cette année-là, et croyez-moi, vous n'avez aucune envie de lire un livre sur la vie de la plupart d'entre eux. Je ne suis ni sénateur ni gouverneur, je ne travaille pas à la Maison-Blanche. Je n'ai pas fondé une société générant des milliards de dollars de chiffre d'affaires ni une organisation non gouvernementale désireuse de changer le monde. J'ai un bon job, je suis heureux en couple, j'ai une maison confortable et deux chiens en pleine forme.

Je n'ai donc pas écrit ce livre parce que j'ai fait quoi que ce soit de remarquable. Au contraire, je l'ai fait après avoir réalisé une chose assez commune qui, pourtant, n'arrive

presque jamais à ceux qui ont grandi là où je suis né. Car, voyez-vous, je viens d'une famille pauvre de la Rust Belt*, une ancienne région industrielle, ayant vécu dans une petite ville de l'Ohio où l'on produisait de l'acier et qui subit une récession et connaît un découragement croissant d'aussi loin que remontent mes souvenirs. Pour employer un euphémisme, j'ai une relation « compliquée » avec mes parents, dont l'un s'est battu toute sa vie ou presque contre une forme d'addiction. Ce sont mes grands-parents qui m'ont élevé. Aucun d'eux n'a terminé le lycée et très peu de gens dans ma famille, même élargie, sont allés à l'université. Les statistiques le prouvent : les gosses comme moi sont promis à un avenir sombre. S'ils ont de la chance, ils parviendront à ne pas se contenter du revenu minimum, et s'ils n'en ont pas ils mourront d'une overdose d'héroïne – comme c'est arrivé à des dizaines de personnes la seule année dernière, dans la petite ville où je suis né.

J'étais un de ces gamins promis à un avenir sombre. J'ai failli abandonner le lycée. J'ai failli succomber à la profonde colère et au ressentiment qui rongeaient tout le monde autour de moi. Aujourd'hui, quand les gens me regardent, ils voient mon métier, la crédibilité que me donne mon diplôme de Yale, et ils pensent que je suis une sorte de génie, que seul quelqu'un de tout à fait extraordinaire a pu parvenir là où je suis à présent. Malgré tout mon respect, je trouve cette vision complètement débile. Quelles que soient mes capacités, je les avais presque dilapidées, avant qu'une poignée de gens qui tenaient à moi ne me viennent en aide.

Voilà la véritable histoire de ma vie et la raison pour laquelle j'ai écrit ce livre. Je veux qu'on comprenne comment une personne en vient à ne plus croire en elle et pourquoi. Je veux

* « Ceinture de la rouille », en anglais, région industrielle s'étendant de Chicago à la côte atlantique, au nord-est des États-Unis. (N.d.T.)

qu'on sache quelle vie mènent les plus pauvres et qu'on mesure l'impact de cette pauvreté, matérielle et spirituelle, sur leurs enfants. Je veux qu'on prenne conscience de ce que représentait le « rêve américain » pour ma famille et moi. Qu'on se fasse une idée de ce qu'est l'ascension sociale et de ses effets. Et je veux transmettre une chose que je n'ai comprise que récemment : les démons que nous avons fuis continuent de poursuivre ceux d'entre nous qui ont assez de chance pour vivre ce rêve américain.

Une dimension ethnique sert de contexte à mon histoire. Dans notre société attentive aux différences « raciales », le vocabulaire se contente souvent de souligner la couleur de la peau – les « Noirs », les « Asiatiques », les « privilèges des Blancs ». Parfois, ces catégories sont utiles, mais, pour comprendre mon histoire, il faut entrer dans les détails. Certes, je suis blanc, mais pas comme les WASP, *white anglo-saxon protestants*, du Nord-Est. Au contraire, je me reconnais dans les millions de Blancs d'origine irlando-écossaise de la classe ouvrière américaine qui n'ont pas de diplômes universitaires. Chez ces gens-là, la pauvreté est une tradition familiale – leurs ancêtres étaient des journaliers dans l'économie du Sud esclavagiste, puis des métayers, des mineurs et, plus récemment, des machinistes et des ouvriers de l'industrie sidérurgique. Là où les Américains voient des *Hillbillies**, des *rednecks* ou des *white trash*, je vois mes voisins, mes amis, ma famille.

Les Irlando-Écossais sont l'un des sous-groupes les plus identifiables de la population américaine. « En voyageant à travers le pays, j'ai été sidéré de constater que les Irlando-Écossais possèdent, et de très loin, la sous-culture la plus persistante et immuable des États-Unis. Leurs structures familiales, leur

* Stéréotype sociologique de certains habitants des Appalaches. Équivalent du français « péquenot ». (*N.d.T.*)

religion, leur appartenance politique et leurs comportements sociaux sont restés inchangés, malgré le contexte général de renoncement aux traditions qu'on observe dans le reste de la population* », a fait remarquer un observateur. Ce mélange particulier de traditions culturelles s'accompagne de nombreux éléments positifs – une grande loyauté, un attachement sans faille à la famille et au pays –, mais également d'autres, négatifs. Nous n'aimons pas les étrangers ni ceux qui sont différents de nous, que leur singularité réside dans leur apparence, leur comportement ou, plus important, dans leur façon de parler. Afin de me comprendre, ayez toujours à l'esprit que, tout au fond de moi, je suis un Hillbilly irlando-écossais.

Cette dimension ethnique n'est qu'un aspect de la question. L'autre est géographique. Quand la première vague d'immigrants irlando-écossais a débarqué dans le Nouveau Monde, au XVIII^e siècle, ils ont été irrésistiblement attirés par les Appalaches. Cette région est immense – au sud, elle s'étend de l'Alabama à la Géorgie et, au nord, de l'Ohio à une partie de l'État de New York –, pourtant la culture des Grandes Appalaches est remarquablement homogène. Ma famille, qui vient des collines de l'est du Kentucky, se considère comme hillbilly, mais c'est aussi le cas du chanteur de country-rock Hank Williams Jr. – né en Louisiane et installé dans l'Alabama – comme le souligne *A Country Boy Can Survive*, son hymne à la gloire des campagnes blanches. Ce sont les Grandes Appalaches qui, en passant du camp démocrate au camp républicain, ont entraîné une recomposition de la vie politique américaine après Nixon. Et c'est dans ces montagnes que le sort des Blancs de la classe ouvrière semble le plus rude. Avec sa faible mobilité

* Razib Khan, « The Scots-Irish As Indigenous People », *Discover* (22 juillet 2012), <http://blogs.discovermagazine.com/gnxp/2012/07/the-scots-irish-as-indigenous-people/#>. (N.d.A.)

sociale, sa pauvreté, les divorces et la consommation de drogue, ma région est un concentré de misère.

Il ne faut donc pas s'étonner si nous sommes des gens pessimistes. Des études ont prouvé que la classe ouvrière blanche est la catégorie la plus pessimiste de la population américaine. Davantage que les immigrants latinos, dont beaucoup vivent pourtant dans une pauvreté inimaginable. Davantage même que les Africains-Américains, dont les perspectives économiques sont toujours largement inférieures à celles des Blancs. Si la réalité se prête à une forme de cynisme, le fait que les Hillbillies comme moi soient plus pessimistes pour leur avenir que bien d'autres groupes ethniques – dont certains sont à l'évidence plus indigents que nous – suggère qu'il existe d'autres raisons.

Et c'est effectivement le cas. Nous sommes socialement plus isolés que jamais et nous transmettons cet isolement à nos enfants. Notre religion a changé – construite autour d'Églises qui jouent massivement sur l'émotion, mais apportent très peu du soutien social dont les gamins pauvres ont besoin pour réussir. Nombre d'entre nous ont quitté le monde du travail ou choisi de ne pas chercher ailleurs de nouvelles opportunités. Les hommes de chez nous sont victimes d'une authentique crise de leur masculinité, car ce sont justement certaines des valeurs que notre culture leur a inculquées qui les empêchent de réussir dans un monde en mutation.

Lorsque j'évoque le sort de ma communauté, on me renvoie souvent une explication de ce type : « Bien sûr que les perspectives des Blancs de la classe ouvrière se sont dégradées, J.D., mais tu mets la poule avant l'œuf. Ils divorcent plus, se marient peu et sont moins heureux parce que leurs possibilités sur le plan économique sont réduites. S'ils avaient un meilleur accès au monde du travail, les autres aspects de leur quotidien s'amélioreraient eux aussi. »

Avant, moi aussi je pensais cela, c'est même ce que je voulais désespérément croire quand j'étais jeune. Cette explication a un sens. Ne pas avoir de travail est source d'angoisse et ne pas avoir assez d'argent pour vivre plus encore. À mesure que le cœur productif du Midwest industriel s'est vidé, la classe ouvrière blanche a perdu toute sécurité économique et, avec elle, la stabilité, représentée par un logement et une famille.

L'apprentissage de l'expérience, cependant, se fait parfois à la dure. J'ai ainsi appris que cette histoire d'insécurité économique est dans le meilleur des cas incomplète. Il y a quelques années, durant l'été qui précédait le début de mes études à la Yale Law School, j'ai cherché un emploi à temps plein pour financer mon déménagement à New Haven, Connecticut. Un ami de ma famille m'a proposé de travailler pour lui dans un grand entrepôt de revêtements de sol non loin de ma ville natale. Les revêtements de sol sont formidablement lourds : chaque rouleau pèse entre un kilo et demi et trois kilos, et ils sont généralement conditionnés par cartons de huit à douze rouleaux. Ma première tâche consistait à mettre les cartons sur les palettes à expédier et à préparer les palettes à l'envoi. Le travail était pénible, mais je gagnais treize dollars de l'heure et j'avais besoin de cet argent, si bien que j'ai accepté ce boulot et que j'ai fait autant d'heures supplémentaires et de jours en plus que je le pouvais.

L'entrepôt employait une douzaine de personnes, dont beaucoup y travaillaient depuis de longues années. Un des gars avait deux boulots à plein temps, mais pas parce qu'il y était obligé : son emploi à l'entrepôt lui permettait de financer son rêve de piloter un avion. Chez nous, treize dollars de l'heure constituait une somme appréciable pour un célibataire – un bon appartement coûte environ cinq cents dollars par mois – et on nous accordait régulièrement des augmentations de salaire. Au bout de quelques années, le taux horaire de tous

les employés était passé à au moins seize dollars, en pleine récession économique, soit un revenu annuel de trente-deux mille dollars – bien au-dessus du seuil de pauvreté, même pour une famille. Malgré ces perspectives et cette stabilité, l’encadrement avait du mal à trouver des gens pour occuper à long terme mon poste dans l’entrepôt. Quand je suis parti, il fallait trois personnes pour faire le travail et, à vingt-six ans, j’étais de loin le plus âgé.

Un gars, appelons-le Bob, avait débuté quelques mois avant moi. Bob avait dix-neuf ans et sa petite amie était enceinte. Le responsable avait généreusement offert à celle-ci un poste de standardiste dans les bureaux. Ils travaillaient tous deux terriblement mal. La fille était absente un jour sur trois sans jamais prévenir. On l’avait plusieurs fois rappelée à l’ordre, mais ses efforts ne duraient guère plus de quelques mois. Bob, lui, s’absentait un jour par semaine, et il arrivait systématiquement en retard au travail. En plus, chaque jour, il faisait trois ou quatre pauses d’une demi-heure pour aller aux toilettes. La situation était tellement absurde que, vers la fin de son séjour dans l’entreprise, un autre employé et moi faisons des paris : nous chronométrions la durée de ses pauses et, quand il battait son record, nous nous écriions : « Trente-cinq minutes ! » « Quarante-cinq minutes ! » « Une heure ! »

Pour finir, Bob s’est fait virer lui aussi. Ce jour-là, il s’en est pris à son responsable : « Comment tu peux me faire ça ? Tu sais bien que ma copine est enceinte ! » Et il n’a pas été le seul dans ce cas : au moins deux autres personnes, dont un cousin de Bob, ont perdu leur emploi pendant la courte période que j’ai passée dans l’entrepôt.

Impossible d’ignorer ce genre d’histoire quand on parle d’égalité des chances. Des prix Nobel d’économie s’inquiètent du déclin du Midwest industriel et de la disparition de ce qui constituait un gisement d’emplois pour la classe ouvrière

blanche. Ce qu'ils veulent dire, c'est que ces postes de travail ont été délocalisés et que les postes d'employés sont plus difficiles à obtenir pour des personnes qui n'ont pas fréquenté l'université. Soit. Moi aussi, je m'en inquiète. Mais ce livre parle d'autre chose : de ce qui se passe dans la vie des gens normaux quand l'industrie disparaît du paysage. Il évoque les pires réactions possibles lorsque le contexte économique est catastrophique. Il parle d'une culture qui encourage de plus en plus le déclassement au lieu de lutter contre.

Les problèmes dont j'ai pris conscience en travaillant dans cet entrepôt ont des causes bien plus profondes que les seules tendances macroéconomiques et la politique. De trop nombreux hommes jeunes refusent de travailler dur. De bons emplois restent vacants pendant trop longtemps. Un jeune gars qui a toutes les raisons de travailler – une future femme et un bébé à naître – abandonne avec désinvolture un solide boulot qui lui offre une excellente couverture santé. Plus étonnant encore, quand tout a été réglé, Bob pensait que c'était à *lui* qu'on avait fait du tort. Cela témoigne d'une incapacité à agir – la sensation que vous n'avez pas le contrôle de votre propre vie et le besoin d'accuser tout le monde sauf vous-même. Ce problème est distinct de la situation économique générale de l'Amérique actuelle.

Il est important de souligner que j'ai beau me concentrer sur un groupe de gens que je connais – les Blancs de la classe ouvrière qui viennent des Appalaches –, je ne prétends pas que nous méritions davantage de compassion que les autres. Il ne s'agit pas d'expliquer en quoi les Blancs ont plus à se plaindre que les Noirs ou un quelconque autre groupe. Cela dit, j'espère que les lecteurs de ce livre y verront à quel point la classe sociale à laquelle on appartient et la famille dans laquelle on est né affectent les pauvres, sans que leur opinion soit dans le même temps biaisée par le filtre racial. Pour de nombreux

analystes, des formules telles que « reine des allocs » évoquent des images trompeuses de mère noire paresseuse vivant d'aides sociales. Les lecteurs de ce livre réaliseront bien vite qu'il n'y a guère de lien entre ce fantasme et mon sujet : j'ai connu de nombreuses reines des allocs, certaines étaient mes voisines et toutes étaient blanches.

Ce livre n'est pas une étude universitaire. Au cours des dernières années, William Julius Wilson, Charles Murray, Robert Putnam et Raj Chetty ont publié des articles bien documentés et passionnants qui montrent que la mobilité sociale a fortement diminué dans les années 1970 et n'a jamais vraiment repris depuis, que certaines régions ont fait pire que d'autres (les Appalaches et la Rust Belt en particulier : quelle surprise !), et que bien des phénomènes auxquels j'ai assisté dans ma propre vie sont partagés par toute la société. Je peux être en désaccord avec certaines de leurs conclusions, mais ces chercheurs ont prouvé de manière convaincante que l'Amérique avait un problème. Je citerai bien sûr des données et j'aurai parfois recours à des recherches universitaires pour étayer mon propos, mais mon but n'est pas de vous convaincre que ce problème existe. Mon but premier est de raconter la vie de celui qui est né avec ce problème qui pèse sur votre tête.

Je ne peux raconter cette histoire sans convoquer la vaste distribution de personnages qui ont fait partie de ma vie. Ce livre n'est pas mon histoire, mais celle de ma famille – une histoire d'occasions saisies et d'ascension sociale vue à travers les yeux d'un groupe de Hillbillies des Appalaches. Deux générations auparavant, mes grands-parents crevaient de faim et s'aimaient. Ils se marièrent et partirent vers le Nord en espérant échapper à la terrible pauvreté qui les entourait. Aujourd'hui, leur petit-fils – moi – est diplômé d'une des meilleures universités du monde. Voilà pour la version courte. La version longue, ce sont les pages qui suivent.

Si, dans certains cas, j'ai changé les noms des personnages pour protéger leur anonymat, ce récit est un portrait tout à fait fidèle, pour autant que ma mémoire l'ait permis, du monde dans lequel j'ai grandi. On n'y trouvera aucun personnage composite et aucun raccourci à des fins narratives. Chaque fois que possible, mon propos est corroboré à l'aide de documents – bulletins de notes, lettres manuscrites, commentaires au dos de photographies –, mais je suis sûr que cette histoire est entachée d'erreurs, comme c'est toujours le cas lorsqu'on fait appel à la mémoire humaine. De fait, quand j'ai demandé à ma sœur de lire une des premières versions, sa lecture a donné lieu à une conversation d'une demi-heure à propos d'un événement que j'avais peut-être mal situé chronologiquement. Je n'ai rien changé, non parce que je soupçonne ma sœur d'avoir une mauvaise mémoire (la sienne est sans doute meilleure que la mienne), mais parce que je pense que la manière dont les faits se sont organisés dans mon esprit est révélateur de quelque chose.

De même, je ne prétends pas être un observateur objectif. Presque toutes les personnes que vous découvrirez en lisant ce livre ont de graves défauts. Certaines ont même tenté de tuer des gens et quelques-unes y sont parvenues. Certaines ont abusé de leurs enfants, physiquement ou psychologiquement. Beaucoup ont pris (et prennent encore) de la drogue. Mais j'aime ces gens, y compris ceux auxquels j'évite de parler pour préserver ma santé mentale. Et si je vous donne finalement l'impression qu'il y a des personnes mauvaises dans ma vie, j'en suis désolé, pour vous et pour ceux que j'aurai représentés ainsi. Car il n'y a pas de méchants dans cette histoire. Il y a juste une drôle de bande de Hillbillies qui luttent et cherchent leur voie – pour eux et, par la grâce de Dieu, pour moi aussi.

Comme la plupart des jeunes enfants, je connaissais l'adresse de chez moi, de façon à pouvoir dire à un adulte où me raccompagner si je m'étais perdu. Au jardin d'enfants, quand la maîtresse me demandait où je vivais, je pouvais la lui réciter sans la moindre erreur, alors même que ma mère nous imposait de fréquents déménagements pour des raisons qu'à cet âge je ne comprenais pas. Mais j'ai toujours fait la distinction entre « mon adresse » et « ma maison ». Il y avait d'une part l'endroit, quel qu'il soit, où je passais l'essentiel de mon temps avec ma mère et ma sœur, et, de l'autre, ma maison, qui n'a jamais changé : chez mon arrière-grand-mère, dans le « fossé », à Jackson, Kentucky.

Jackson est une petite ville d'environ six mille habitants dans le sud-est du Kentucky, en plein cœur du pays minier. « Ville » est un bien grand mot : il y a un tribunal, quelques restaurants – presque tous des succursales de fast-foods –, quelques boutiques et magasins. Les gens vivent pour la plupart dans les montagnes qui bordent la Kentucky Highway 15, dans des villages de mobile homes, des maisons financées par les pouvoirs publics, de petites fermes ou des exploitations comme celle qui a servi de décor aux plus chers souvenirs de mon enfance.

Les Jacksoniens disent bonjour à tout le monde, ils sont même prêts à interrompre leur passe-temps préféré pour aider un étranger à extraire sa voiture de la neige dont elle est prisonnière et – en toutes circonstances – à s’arrêter, sortir de leur véhicule et se découvrir au passage d’un fourgon mortuaire. Cette dernière habitude m’a fait comprendre que Jackson et ses habitants avaient quelque chose de spécial. Pourquoi, demandais-je à ma grand-mère – que nous appelions tous Mamaw –, est-ce que tout le monde s’arrête au passage d’un corbillard ? « Parce qu’on est des gens des collines, mon cœur. Et qu’on respecte nos morts. »

Mes grands-parents quittèrent Jackson à la fin des années 1940 et élevèrent leurs enfants à Middletown, Ohio, où j’ai moi aussi grandi. Mais, jusqu’à douze ans, j’ai passé tous mes étés et aussi pas mal de mon temps à Jackson. J’y allais en visite avec Mamaw, qui voulait revoir les amis et la famille, consciente qu’au fil des années la liste des êtres chers raccourcissait inexorablement. Et, de plus en plus, ces visites ont eu un seul objectif : nous occuper de la mère de Mamaw, que nous appelions Mamaw Blanton (afin de la distinguer, certes d’une manière peu claire, de Mamaw). Nous séjournions chez Mamaw Blanton, dans la maison où elle s’était installée avant le départ de son mari pour la guerre du Pacifique contre les Japonais.

Cette maison était l’endroit que je préférais au monde, même si elle n’était ni grande ni luxueuse. Elle avait trois chambres à coucher, un petit porche et une balancelle sur le devant, une grande cour qui allait jusqu’au pied de la montagne d’un côté et au bord d’un ravin de l’autre. Mamaw Blanton possédait une bonne parcelle de terrain, pour l’essentiel un sol peu fertile et couvert de mauvaises herbes. Derrière, il n’y avait pas de jardin à proprement parler, mais le pan de montagne était magnifique, avec ses roches et ses arbres. Il y

avait toujours le fossé, bordé par un ruisseau, et c'était bien suffisant comme jardin. Tous les gosses dormaient dans une même chambre à l'étage : un dortoir contenant une dizaine de lits, où mes cousins et moi jouions pendant une bonne partie de la soirée, jusqu'à ce que notre grand-mère agacée nous fasse peur et que nous nous endormions.

Pour un enfant, les montagnes tout autour étaient un paradis, et je passais de nombreuses heures à terroriser la faune des Appalaches : tortues, serpents, grenouilles, poissons ou écureuils, aucun animal n'était en sécurité. Je traînais partout avec mes cousins et n'avais pas conscience de la pauvreté omniprésente ou de la santé déclinante de Mamaw Blanton.

Au fond de mon cœur, Jackson était l'endroit du monde qui nous appartenait, à Mamaw, ma sœur et moi. J'aimais l'Ohio, mais c'était un lieu rempli de souvenirs douloureux. À Jackson, j'étais le petit-fils de la femme la plus coriace que quiconque connaissait et du meilleur mécanicien auto de la ville. Dans l'Ohio, j'étais le fils d'un homme qui m'avait abandonné et que je connaissais à peine, et d'une femme que j'aurais préféré ne pas connaître. Maman n'allait dans le Kentucky qu'à l'occasion de la réunion familiale annuelle ou d'un enterrement, et quand elle y était Mamaw s'assurait qu'elle ne ferait aucune de ses scènes habituelles. À Jackson, il n'y avait pas de cris, pas de disputes, pas de gifles données à ma sœur et surtout « pas d'hommes », comme le disait Mamaw. Elle détestait les flirts successifs de maman et refusait que ceux-ci l'accompagnent dans le Kentucky.

Dans l'Ohio, j'avais appris à naviguer entre différentes figures paternelles. Avec Steve, en pleine crise de la quarantaine – une boucle d'oreille en témoignait –, je prétendais que les boucles d'oreille étaient géniales – à tel point qu'il avait cru opportun de me faire percer l'oreille à moi aussi. Avec Chip, un agent de police alcoolique qui considérait

ma boucle d'oreille comme une preuve de « chochotterie », j'encaissais sans broncher et je prétendais adorer les voitures de police. Avec Ken, un drôle de type qui avait demandé maman en mariage au bout de trois jours, j'étais un gentil frère pour ses deux enfants. Mais rien de tout cela n'était vrai. Je détestais les boucles d'oreilles, je détestais les voitures de police et je savais que les enfants de Ken auraient disparu de mon existence avant un an. Dans le Kentucky, je n'avais pas à me faire passer pour quelqu'un d'autre, car les seuls hommes qu'il y avait dans ma vie – les frères de ma grand-mère et ses beaux-frères – me connaissaient bien. Voulais-je qu'ils soient fiers de moi ? Bien sûr que oui, mais pas parce que je faisais semblant de les apprécier. Je les aimais vraiment.

Oncle Thé des bois était le plus vieux et le plus méchant des hommes du clan Blanton. Il tenait son surnom du parfum de ses chewing-gums préférés. Comme son père, oncle Thé des bois avait fait la Seconde Guerre mondiale dans la marine. À sa mort, j'avais quatre ans, et je ne conserve que deux souvenirs de lui. Dans le premier, je cours, j'ai peur pour ma vie, et Thé des bois est juste derrière moi ; un couteau à cran d'arrêt à la main, il jure qu'il donnera mon oreille droite à manger aux chiens s'il m'attrape. Je me précipite dans les bras de Mamaw Blanton, ce qui met fin à ce jeu terrifiant. Mais je sais que je l'aimais bien, car, dans l'autre souvenir, quand on m'interdit de lui rendre visite sur son lit de mort, je pique une crise telle que ma grand-mère est contrainte d'enfiler une blouse de l'hôpital et de me faire entrer en douce. Je me rappelle m'être serré contre elle sous cette blouse, mais je ne me rappelle pas avoir dit adieu.

Oncle Pet, lui, était grand, avait un esprit mordant et faisait des blagues cochonnes. De tous les Blanton, il était celui qui avait le mieux réussi sur le plan financier. Oncle Pet avait quitté la maison jeune, il avait monté une scierie et une

entreprise de bâtiment, gagnant assez d'argent pour s'occuper de chevaux de course dans son temps libre. Il semblait être le plus gentil des hommes du clan Blanton et avait le charme discret de quelqu'un qui a réussi dans les affaires. Mais ce charme masquait un tempérament féroce. Un jour, lorsqu'un chauffeur de camion livra des fournitures à l'une des boîtes d'oncle Pet, il lança à mon vieil Hillbilly d'oncle : « T'as qu'à décharger toi-même, fils de pute. » Mon oncle prit la chose au pied de la lettre : « En disant ça, tu traites ma mère de pute. Je te prierai donc de surveiller ton langage. » Et quand le chauffeur – qu'on surnommait Big Red à cause de sa carrure et de ses cheveux roux – répéta l'insulte, oncle Pet fit ce que tout chef d'entreprise raisonnable aurait fait à sa place : il sortit l'homme de sa cabine, le frappa jusqu'à l'assommer puis passa une scie électrique sur son corps. Big Red saignait tant qu'il faillit mourir, mais on le conduisit rapidement à l'hôpital et il survécut. Pet ne fut pas envoyé en prison. Apparemment, Big Red venant lui aussi des Appalaches, il refusa de signaler l'incident à la police et de porter plainte. Il savait ce que cela signifiait d'insulter la mère d'un homme.

Oncle David était peut-être le seul des frères de Mamaw que cette culture de l'honneur indifférait. David était un vieux rebelle aux cheveux longs toujours détachés et à la barbe encore plus longue. Il n'aimait rien moins que les règles, ce qui explique peut-être pourquoi, quand je découvris son plant de marijuana géant à l'arrière de la vieille maison, il ne dit rien pour se justifier. Choqué, je demandai à David ce qu'il pensait faire de la drogue. Il prit alors du papier à cigarette et un briquet, puis il me montra. J'avais douze ans. Si Mamaw l'avait su, elle l'aurait sans aucun doute tué.

C'est ce que je craignais, car, si l'on en croyait la mythologie familiale, Mamaw avait *presque* tué un homme. À l'âge de douze ans environ, elle était sortie de la maison et avait

vu deux hommes qui chargeaient la vache de la famille – un bien précieux en ces temps où il n’y avait pas l’eau courante – à l’arrière d’un camion. Elle rentra, prit un fusil et tira plusieurs coups. Un des hommes s’effondra – touché à une jambe –, tandis que l’autre sautait dans le camion et filait. Le voleur pouvait à peine ramper, alors Mamaw s’approcha, pointa le canon de l’arme sur sa tête et s’apprêta à finir le boulot. Heureusement pour l’homme, oncle Pet intervint. La première exécution certaine perpétrée par Mamaw serait remise à une autre fois.

C’était une maniaque de la gâchette, je le savais, mais j’ai du mal à avaler cette histoire. J’ai interrogé les membres de ma famille : à peu près la moitié d’entre eux ne l’avaient jamais entendue. Ce que je veux bien croire, c’est que Mamaw ait été prête à tuer le type si personne n’intervenait à temps. Elle détestait la déloyauté et il n’y avait rien de pire que de trahir quelqu’un de son propre milieu. Chaque fois qu’on volait une bicyclette sous notre porche (c’est arrivé trois fois, je les ai comptées), qu’on fracturait la portière de sa voiture et qu’on y volait soit la petite monnaie, soit ses commissions, elle s’indignait : « Il n’y a rien de plus méprisable qu’un pauvre qui vole un autre pauvre, vitupérait-elle, comme un général ordonnant à ses troupes de se mettre en marche. C’est bien assez difficile comme ça, on n’a vraiment pas besoin de se compliquer la vie les uns aux autres. »

Oncle Gary, le plus jeune des frères Blanton, était le bébé de la famille et l’un des hommes les plus gentils que j’aie connus. Gary quitta la maison tôt et monta sa boîte de couvreur dans l’Indiana. C’était un bon mari et un bon père, et il me disait toujours : « On est fiers de toi, mon vieux Jay-dot », ce qui me faisait gonfler d’orgueil. C’était mon préféré, le seul des frères qui ne me menaçait jamais de me botter le cul ou de me couper une oreille.

Composition et mise en pages
Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq

© 2017, Globe, l'école des loisirs, pour la traduction française

© 2016, J.D. Vance

Titre de l'édition originale : Hillbilly Elegy.

A Memoir of a Family and Culture in Crisis

(Harpers Collins, New York)

Photographie de couverture : © Jeff Swensen/Getty Images avec l'AFP

Dépôt légal : septembre 2017

ISBN : 978-2-211-23328-6

Retrouvez le catalogue des éditions Globe
sur le site www.editions-globe.com



Et suivez notre actualité sur Facebook et Twitter